

An aerial photograph of a coastline, showing the intricate patterns of blue and white water as it meets the land. The water is a mix of deep blues and bright whites, creating a complex, organic texture. The land is visible as a dark, irregular shape in the upper left and right corners.

**GWENAËLLE ABOLIVIER**

**TU M'AVAIS DIT**

**OUES  
SANT**

**LE MOT ET LE RESTE**



GWENAËLLE ABOLIVIER

TU M'AVAIS DIT  
OUESSANT

LE MOT ET LE RESTE  
2019



À *Éliane* et *Pierre*, mes parents





À la gare Montparnasse, j'ai dit « *Finis Terrae* » et suis montée dans le premier Paris-Brest, direction la mer. Pour qui aime le train, quatre heures de rail, ce n'est rien. L'arrivée à l'aplomb du port de commerce est l'une des plus belles que je connaisse. Encore dans le compartiment et déjà la tête tout entière dans le grand ciel de l'Ouest. On touche des yeux l'horizon, les navires en partance, les grues qui allongent leur cou de girafes mécaniques, les cris des goélands et on chavire soulevée par une déferlante de joie. Estourbie par la transparence de l'air, j'ai traversé la gare en alcôve de verre. Les paquets de pluie n'avaient plus qu'à me laver de la capitale. Après une nuit à l'hôtel des Gens de Mer, j'ai dévalé les escaliers à double révolution ne sachant pas encore que ceux du sémaphore seraient ma partition et me suis retrouvée sur le pont du navire, le *Fromveur II*. Coque bleue et blanche et des allures de remorqueur.

Tu m'avais dit, pars au bout du monde, pars au bout de la terre,  
Et je suis partie sur une île née au milieu de l'océan, une île du Finistère  
De l'autre côté de l'horizon, de l'autre côté du Fromveur,  
Il y a une île où des femmes et des hommes s'aiment dans le vent  
Il y a une île où des femmes et des hommes vivent dans le rêve de l'océan

Au premier éperon, dans un parfum de sel et des relents de fuel, j'ai assisté aux échanges de colis avec la camionnette jaune de la Poste

J'ai vu les citerniers bretons, comme sur un tarmac d'aéroport, perfuser le navire qui ronronnait d'un son métallique

J'ai vu le fuel rouge pour les groupes électrogènes de la centrale électrique de l'île, le gasoil détaxé coloré en bleu pour les cargos

et j'ai pensé aux couleurs primaires de Nicolas de Staël

à ses lettres lumineuses écrites à ses parents aimés

à celles que je déverserai en gravité sur les paysages



Au petit matin, la lune est encore chamboulée par une éclipse totale vécue à l'ombre du soleil. Elle brille de sa forme ovoïde, montgolfière argentée. Elle a perdu quelques quartiers de son orange sanguine qu'elle a déposés dans un ciel d'écorce.

Au fond du port, le chalutier *Rien d'impossible* a des allures de rombière des mers avec ses bouées et ses casiers rose fluo, disposés en collier de grosses perles.

Au premier virage à gauche, le bonnet vissé sur les oreilles, j'ai salué l'*Abeille Bourbon* et ai regardé s'éloigner la ville tout entière: le pont de Recouvrance, le café National où venait Kerouac, la rue Monge de la jeunesse. Sur la ville tout entière flottent en transparence le regard clair de Michèle Morgan, le sourire triste de Barbara et nos pas, côte à côte, en transit. Le navire a mis les gaz et a quitté la rade de Brest.





Tu m'avais dit, pars au bout du monde, pars au bout de la terre  
Et je suis partie  
De l'autre côté de la rade, de l'autre côté du Fromveur  
De l'autre côté de la base sous-marine et de la falaise de granite  
De l'autre côté de la lande plantée de pins maritimes et des gueules béantes des blockhaus

Le navire distille un froissis d'écume et un son champagnisant. De sa poupe, il creuse un sillon dans la nappe marine. En contre-jour, les Tas de Pois rappellent le dos dentelé du dragon de la baie d'Along. Et sur l'horizon, les saignées noires de la roche sont des esquisses de paysages qu'aurait tracées Hokusai. On devine Camaret, Crozon et, dans le prolongement, la pointe du Raz. Je note mes premières impressions. Un goéland perce le ciel et soulève une odeur acide qui colle aux embruns. Les agriculteurs épandent sur leurs champs le lisier d'animaux que l'on ne voit pas. De toutes les façons, les touristes d'un jour n'ont d'yeux que pour la mer et le soleil qui pointe à l'horizon. Ils ne voyagent que pour la promesse d'une île. J'aimerais aller au-delà. Le navire contourne la pointe Saint-Mathieu.



Sur le pont du *Fromveur II*, une Suédoise tricote une écharpe de laine comme elle retiendrait les fils de sa mémoire.

Le regard perdu sur l'horizon, elle dévide sa pelote bleue et tisse un lien vers ceux qu'elle aime, ceux qu'elle laisse. Anna Freud confectionnait, elle aussi, des châles et des vêtements qu'elle envoyait à Lou-Andréa Salomé dans l'Allemagne d'après-guerre. Il y a ce matin, en mer d'Iroise, toutes ces amours entremêlées dans la laine peignée et colorée. Je ne tarderai pas à découvrir que j'arrive sur une île où toutes les femmes sont filles et petites-filles de Pénélope et tous les hommes sont frères et petits frères d'Ulysse, le marin, le voyageur. Une île où la vie se joue sous le Créac'h, le phare le plus puissant d'Europe, l'œil du Cyclope.



Le navire fait escale au Conquet et les éoliennes commencent à jouer la musique des sphères.



Ouessant est devenue une urgence à vivre. Cet appel d'air contient tous les parfums et les humeurs du monde qui éloignent de la servitude de l'ordinaire des jours et des attentes déçues. Sanglots longs qui jaillissent comme des accords de Ry Cooder. J'entendais, il y a des vies plus vraies que d'autres. Je répondais qu'est-ce que le sens de la vie ? « Respire, marche, pars, va-t'en », me soufflait Cendrars. Si j'avais été pilote, je serais partie dans le ciel, si j'avais été apnéiste, j'aurais plongé vers les abysses. Ma consolation sera une île. Ouessant, la plus éloignée des îles du Ponant, encore préservée de la standardisation des pensées et de la

confiscation des plus fortunés. Un petit territoire idéal pour faire le tour de sa vie. Se cacher aussi et renaître dans le passage et l'exil que suppose l'écriture. Il y a dans ce bout du Finistère quelque chose qui offre la solitude nécessaire à cette descente au fond de soi. À cela s'est ajouté l'envie de regarder dans les yeux ceux qui résistent debout face à la mer, loin des métropoles. D'écouter et de lire au revers des nuages les histoires qui éclosent comme les enfants nés dans le secret des tempêtes. Je vais puiser des réponses à la source des grands vents avec l'espoir d'un nouveau départ et laisser monter le rêve qui sauve de tout. Dans ce voyage à la verticale, je vais accorder mon pouls à celui des lieux et rencontrer les habitants avant qu'il ne soit trop tard car je crois arriver à un moment où Ouessant est en train de changer de monde. Ce sera tout un hiver, sur une île bretonne. Ce sera toute une saison, dans un sémaphore.



Par le chenal du Four, on touche l'archipel des îles basses de Molène et les îlots de Béniguet, Quéménès, Trielen, Bannec et Balanec. Le soleil irradie sur la mer et le Fromveur, fleuve sous-marin qui sépare l'île de la Grande Terre. Réservoir d'eau froide, ce courant maritime, parmi les plus puissants, agit en modérateur climatique. Si redouté, car il a déjà pris tant de vies, il est ce grand entonnoir de houle. Dès la pointe Saint-Mathieu, je savais pénétrer dans un monde qui tire loin ses filins entre les vestiges d'une abbaye à ciel ouvert et les piliers d'un phare encore en activité. Dans la solitude de ce cap se mêlent le sacré et l'esprit mathématique, les chants

funèbres et les lentilles de Fresnel, la religiosité bretonne et la philosophie des Lumières. J'arrive sur Ouessant comme vers un voyage sans retour.



Après avoir enroulé la balise noire et jaune de Men Corn, le *Fromveur II*, dans l'alignement du sémaphore du Stiff trace vers la digue et la baie en empruntant le chenal entre deux plateaux rocheux. Dans un dernier virage apparaît Ouessant. Ultime avancée du massif Armoricaïn dans l'Atlantique, ses hauts plateaux et ses écueils dessinent en relief de grosses pattes à la fourrure de taupe. J'arrive sur cette île en *mouligenn*, c'est-à-dire en femme du continent qui va éveiller une inquiétude sinon une interrogation déjà ressentie à bord du navire. Dans cet automne naissant, l'île rougeoie et vacille dans la lumière du matin. Deux cormorans noirs et luisants plongent à pic. Un dauphin escorte le navire qui vise les abords sud, dominés par la tour-radar et un phare blanc et bombé. J'accoste sur cette île posée comme un petit verrou sur les grandes routes maritimes, entre la mer du Nord et l'océan Atlantique. Je débarque avec ce besoin impérieux de me retremper dans la soupe de mes origines nord-finistériennes par mon grand-père paternel, Louis Abolivier, un homme dur au visage d'Apache, parlant breton et traînant ses sabots de bois. Né avant la Grande Guerre, il a certainement rencontré des Ouessantines au Pardon du Folgoët où, cette année encore, une vingtaine d'iliennes se sont rendues.



Dès mon arrivée, je suis propulsée dans un parfum frais de fougères mêlé à celui, iodé, de la mer qui ne me quittera plus. Ouessant se détache de ses dernières heures estivales et glisse doucement vers l'automne. Dans cette mise au repos, elle se revêt de couleurs plus chaudes, celles d'une renarde alanguie. Les cyclistes sont encore nombreux. Dans quelques jours, l'île sera calme, vidée de ses visiteurs. Son rythme sera plus lent. Tout sera plus lent et montera en moi cette infinie douceur, juste idéale pour reprendre son souffle et poursuivre la conversation entre soi-même et le monde.



Le sémaphore désarmé du Créac'h sera mon lieu de vie. Il est situé au nord-ouest, à l'aplomb de la mer, à l'exact opposé du port du Stiff où je viens de débarquer. Pour y parvenir, il faut traverser l'île de bout en bout en empruntant sa seule route départementale : la D81, dorsale d'asphalte. Le sémaphore est un bâtiment haut d'une vingtaine de mètres, posé comme une dent d'ardoise en biseau sous le grand phare qui éclaire jusqu'au large. Au pied du Créac'h, il a des allures de joujou. Construit sur un satellite de granite face à la mer, il est le lieu habitable le plus avancé de cette pointe de l'île. Une barrière de bois, mise à mal par la dernière tempête, délimite l'espace qui était autrefois propriété de la Navale. Je contourne les anciennes habitations destinées aux familles des guetteurs-sémaphoriques et remarque un brasero, des chaises en plastique retournées dans la lande et une corde à linge. Cachée

à la vue, une série de marches de pierre s'organise en un mouchoir de poche triangulaire. Avant de m'élancer, mon regard dévale la pelouse marine jusqu'au rivage de la pointe de Pern où se déploie toute la violence de la côte.



Accéder à la tour sémaphorique, c'est monter à bord d'un navire. L'escalier extérieur devenant dès les premiers mètres l'échelle de coupée d'un porte-conteneurs qui dessert son centre de vie, autrement dit le château. Me reviennent les images du *Fort-Royal*, bananier de la CMA-CGM à quai au Havre avant de gagner les Antilles ou encore de l'*Utrillo* de la ligne « Tour du monde ». Le sémaphore s'élance sur trois étages, chapeauté d'un toit-terrasse où un mât et ses haubans sont encore sur pied. Là, dans un jeu de coulisse, étaient accrochés des sacs et des drapeaux de couleurs, comme autant de signaux météorologiques et d'indications pour les navires en transit au large : coup, saute de vent dans tel quadrant ou dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. La croix signifiant l'ouragan : 12 sur l'échelle de Beaufort. Au-dessus, la chambre de veille est un balcon quasi circulaire qui flotte comme une auréole entre le ciel et la mer. Y pénétrer, c'est avancer dans un lac de lumière que l'on boit des yeux et du corps. D'un coup, sont convoquées en ce lieu magique, toutes les représentations maritimes qui avaient jusqu'ici frappé et nourri mon imaginaire : celles de Monet, Hokusai, De Staël, Courbet et tant d'autres étaient maintenant réunies pour constituer ce collage qui prenait vie sous mon regard. Dans cette superposition des bleus et

des lueurs, s'animait un nouveau dialogue qui n'allait pas cesser.



J'allais vivre dans l'haleine de la mer, captive de cette bulle océane, de ses variations et de ses couleurs, du flux des nuages et de la houle. C'est simple, en entrant dans cet arc de cercle ouvert sur l'horizon, on reçoit un tel choc, une telle déflagration de lueurs crues, que l'on en deviendrait ermite. Un court instant, je me dis que je pourrais décider de ne plus en sortir pour m'isoler de la furie du monde et vérifier mon goût pour la solitude. C'est ainsi qu'un jour d'automne, je suis arrivée. En suspension au beau milieu de l'océan, j'ai suivi la course du soleil et ai vécu l'éternité d'un jour, aimantée par le vide de l'immensité, dans le vent frappant par rafales. Le mouvement incessant de la mer faisait le reste et surtout l'essentiel, car à Ouessant tout est lié à sa présence immuable comme le temps des dieux. À partir de ce moment-là, j'ai su que je ne raterais aucun lever et coucher de soleil.



Voilà des années que je n'ai pas posé mon sac  
Finie la fièvre du voyage  
Après sa circumnavigation  
C'est Philéas Fogg qui saute du ballon en marche et se mue  
en Robinson  
C'est arrivé comme cela

Je suis entrée au sémaphore avec ce sentiment d'arriver à destination  
avec un rêve de voyage immobile à vivre,  
un rêve de huis clos.  
Polarisée par l'horizon  
ne rien faire d'autre que guetter là où se couche le disque solaire  
J'en aurais pleuré de joie  
une puissance folle  
avec derrière soi toute la poussée continentale  
L'envie de claquer la porte au monde  
et de se calfeutrer du dehors  
de regarder la mer et ses lumières

Tu en as mis du temps, me dit une petite voix intérieure.

La chambre de veille devenant l'île dans l'île  
un refuge  
un cabinet d'écriture baigné d'un reflet de nacre  
Là, je me suis sentie en gestation,  
j'allais renaître dans cet œil, mieux, dans ce ventre de verre  
en contact direct avec les éléments,  
du premier jour jusqu'au dernier



J'ai déposé mes affaires et suis ressortie presque aussitôt  
avec l'envie de goûter à cet après-midi ensoleillé et qui n'aurait pas duré. Pendant quelques jours, l'île va vivre dans la queue de l'éclipse de la Lune rouge qui a lieu tous les dix-



huit ans et provoque des marées extraordinaires : amples et vertigineuses. Je décide de mettre le cap sur Beg Pern, la pointe sud, et de marcher sur les rochers, très rarement à découvert, car toujours en prise avec le bouillonnement et la charge des vagues. La mer s'est retirée très loin, augmentant avec elle le bandeau de l'estran. J'explore les poches d'eau et les crevasses marines qui m'apparaissent comme des boules de merveilles, celles que je verrai chez les marins de la Marchande. Je m'assois sur un affleurement où j'écris. Sur cette frange, on devine que c'est la mer et le vent qui dessinent l'île dans ses contours. Les éléments sont d'une telle ferveur qu'ils sculptent au feu les roches. Ces agressions donnent des formes en fusion, des mèches et des flammèches. Ils en sont lacérés, scarifiés dans des postures échevelées. Pénitents de granite à deux micras, ces rochers poussent tous dans la même direction et se dressent contre la mer et le ciel en visages de premiers hommes. Yeux clos, ils sont figés dans leur sagesse de Sioux. Nez busqués et coiffures de plumes, mentons en galoche et fronts fiers, ils regardent bien au-delà du Fromveur et semblent indiquer une direction de l'autre côté du monde. Certains ressemblent aux Moaï de l'île de Pâques ou encore aux grands Tiki marquisiens. Taillés dans une coulée volcanique, leurs yeux globuleux communiquent avec le monde des morts.

Ici, sur la pointe la plus occidentale  
ces figures de roche  
vidées de leur substance  
sont des charbons de pierre calcinée  
Os rendus à la terre  
gisants desséchés

Ici, à Ouessant, ils te diront que leurs ancêtres étaient ces Indiens arrivés par la mer. C'était au temps où l'on vénérât les men gurun, les haches polies du néolithique.

Pierres magiques

Pierres de tonnerre

Elles protégeaient les familles et les animaux des malheurs. Elles donnaient le mana, la force de vie, comme disent les Maoris du pays du long nuage blanc. C'était du temps de mes aïeux venus se poser sur la tête du monde : Pen ar Bed. C'est ce chemin que je choisis pour mon retour au pays natal, mon entrée par la porte de l'océan.



Dans cette mise en route, j'ai récupéré un vélo, salué la libraire, fait quelques courses. Ainsi des pinces à linge pour une lessive de draps qui sèche au vent. J'ai évalué les deux chambres en me demandant laquelle serait la moins exposée aux faisceaux du phare, ai disposé mes livres dans la bibliothèque. J'ai pris mon dîner face à la mer. Dès lors, j'ai compris que vivre seule au sémaphore consisterait à cohabiter avec mon voisin, le grand phare du Créac'h qui surplombe tout de sa hauteur et me scrute de son réveil de verre quand le jour disparaît. Dans cette rencontre du troisième type, il faut se mesurer du regard avec ce ver luisant, mi-animal mi-robot, qui se dresse sur son appendice et ouvre ses larges soucoupes aux couleurs hyperboréales. Avec son cerveau greffé de huit bras de lumière, il semble tout droit descendu d'une autre galaxie. Sa tête chercheuse augmentée d'intelligence artificielle paraît capable de lire dans le secret des pensées et d'emporter les imprudents.

C'est ainsi que, dès la première nuit, je me suis roulée en boule dans la petite chambre, celle en forme de cabine de bateau, mur aveugle côté phare et fenêtre ouverte sur la mer. J'ai compris qu'il me faudrait du temps pour apprivoiser la présence écrasante de ce halo silencieux sans compter qu'elle joue des pinceaux toute la nuit. Quand vient le soir, je ferme la porte du sémaphore à double tour !